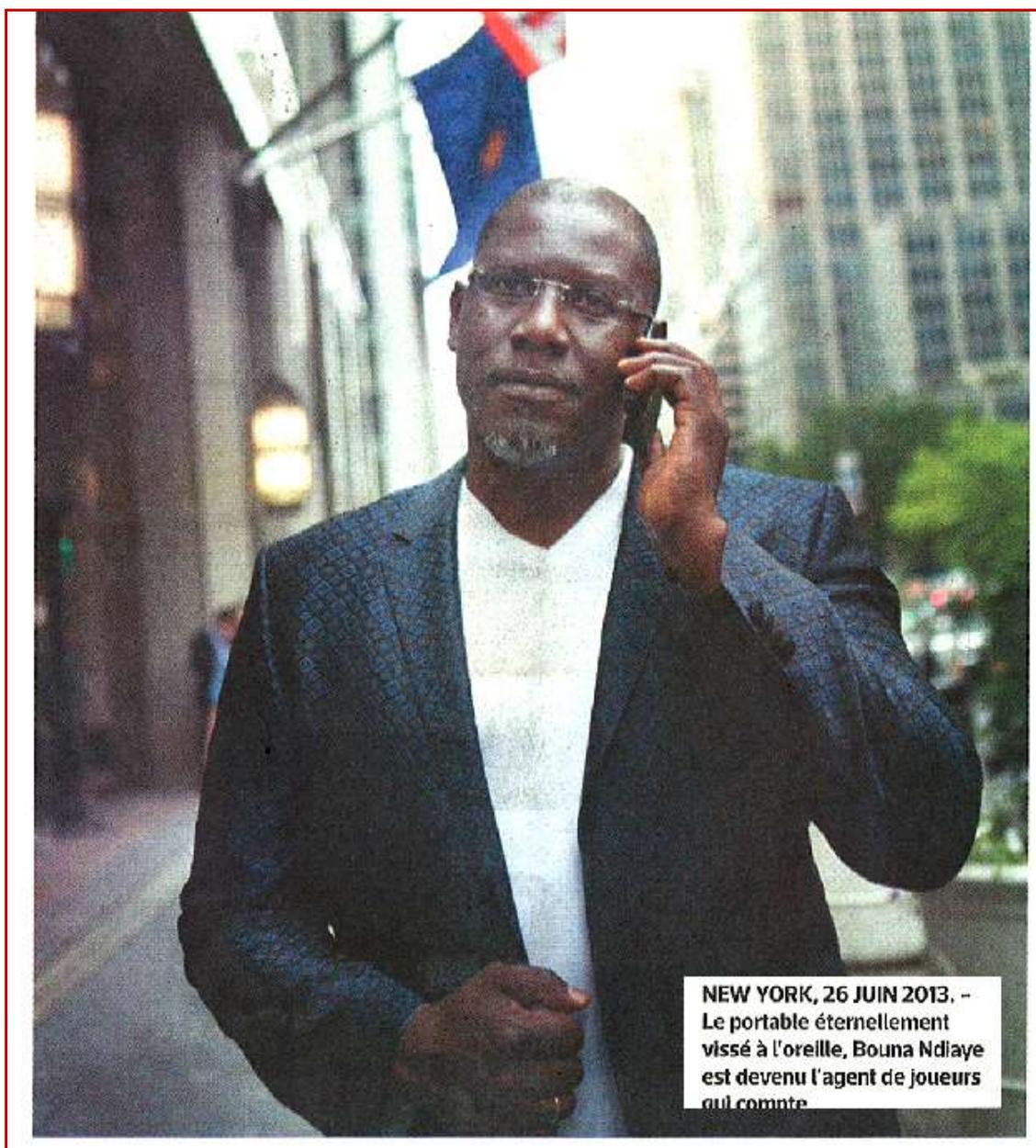


Ndiaye agent infiltré

En dix ans, le Franco-Sénégalais est devenu un personnage incontournable du basket français.

L'Équipe – Jeudi 4 juillet 2013



L'Équipe – Jeudi 4 juillet 2013

LA SCÈNE se déroule dans le hall d'un hôtel, en Arizona. Au petit matin, une silhouette s'extirpe d'un canapé. Être ses membres, puis, costume débraillé et visage barbouillé, quitte l'établissement. Sept kilomètres de marche plus tard, Bouna Ndiaye arrive à destination : le Nike Desert Classic, camp estival où se rencontrent des talents du monde entier. Nous sommes à la fin des années 1990 et l'agent qui a fait « drafter » (sélectionner) jeudi dernier son neuvième Français par un club NBA, l'ex-Choletais Rudy Gobert (2,15 m, 21 ans, 27^e place), fait ses armes. Pas de licence NBA ni de bureau aux États-Unis. Juste un rêve en bandoulière.

« J'y assistais pour faire du réseau. Je n'avais pas un franc, pas de voiture, raconte aujourd'hui Ndiaye, pianotant sur un portable qui affiche 409 SMS et 483 mails en attente. Mon portable ne passait pas. Je dormais donc dans un lobby. Et à la salle, je filais aux toilettes m'essuyer le visage et remettre ma chemise dans le pantalon. »

Des anecdotes comme celle-là, il en compte par centaines cette dernière décennie, qui l'a

conduit des playgrounds d'Afrique aux zones rurales de l'Ukraine en passant par Moscou ou Cholet. Là, il a pêché plusieurs des talents – Gelabale, Beaubois – qui en font aujourd'hui la référence en matière d'« exportation » du joueur français en NBA.

LE « PETIT PRINCE » SÉNÉGALAIS

Grand enfant d'aujourd'hui quarante-sept ans à l'allure bonhomme, Ndiaye a aussi tissé sa toile sur les marchés français et féminin. Sans doute les joueurs se sont-ils laissé séduire par ce sourire enjôleur, « le même que celui de Magic Johnson », glisse son inséparable binôme Jérémy Medjana, avec qui il a fondé la Slam Nation. Avec ces Harlem Globe-Trotters du dunk, les deux ont parcouru le monde avant de créer la structure d'agents de joueurs ComSport, en 1999. « Il a un charisme naturel, c'est un bosseur, un mec qui ne dort jamais », ajoute Medjana.

« Sa qualité première, dit son concurrent Pascal Lévy, dont la structure compte Pape Sy (Atlanta) et Thabo Sefolosha (Oklahoma), c'est l'opportunisme. Il a su attaquer la NBA à la gorge. Il a

du courage, une vision. Après, il l'utilise comme une pub permanente alors que tout ne passe pas par lui non plus. »

Au sein du milieu, sa réussite suscite de la jalousie mais force le respect. Il en a hérité un surnom : « M. le Président africain ». « Je suis chef de canton, roi de mon village, ça me suffit, c'est moins de problèmes », répond dans un éclat de rire ce natif de Gambie, pays d'Afrique de l'Ouest dont le fleuve s'enfoncé dans le Sénégal. Ceux qui l'affublent de ce sobriquet ne sont pas loin de la vérité. Ndiaye est le descendant, par son père, d'un roi du Djolof – Bouna Alboury Ndiaye –, ancien empire situé sur l'actuel Sénégal avant son annexion par la France, en 1890.

Le « petit prince » sénégalais n'aura pas pour autant une voie toute tracée. À douze ans, après la séparation de ses parents, il suit sa mère en France avec ses cinq frères et sa sœur. Son père – aujourd'hui décédé – disparaît du paysage pendant huit ans. « Je lui dois pourtant beaucoup », dit Ndiaye, qui repart de zéro à Grigny (Essonne), dans la cité de la Grande-Borne, où le chômage touche quatre jeunes sur dix. Un triangle de quatre-vingt-dix hectares tapissé de bâtiments délavés appelé le « Labyrinthe » et dont il va s'employer à trouver la sortie.

Celle-ci prend la forme d'une balle orange. Ado, il entraîne les poussins du club présidé par son cousin Eric Silva. L'été, il écume les playgrounds et jouera même en Deuxième Division (N 2). Pour aider la famille, il manie le marteau-piqueur sur des chantiers et nettoie les avions à Orly

n'avais pas le talent. Alors, j'ai choisi une autre voie. » Ses études en sciences économiques et gestion lui permettent de monter Pro Ball Press, un projet de guides de Championnats de basket. « Je suis allé voir le directeur marketing de Nike France, j'ai prétendu que j'avais un rendez-vous. Je me suis fait dégager, mais je suis resté jusqu'à ce qu'il me voie. Il a fini par me signer un chèque de 100 000 francs (15 000 euros). J'ai tissé un réseau dans tous les clubs. »

Le culot dicte chacune de ses initiatives. Lui fait surmonter un bégaiement qui l'empêchait de s'exprimer plus jeune et le conduit à créer son agence, dont les premiers noms seront Makan Dioumassi, Sacha Giffa et Frédéric Nkembé. « Mais mon rêve restait la NBA. Je suis donc allé à New York pour demander ma licence. Il fallait un numéro de sécu américain. J'ai pris un avocat et j'ai dû me battre contre la NBPA, l'association des joueurs, pour l'obtenir. Cela a pris un an et demi. »

En 2004, il place son premier joueur en NBA, le Belge Didier Mbenga. Trois ans après, à la suite de la réussite de la draft 2005 (Mahinmi, Gelabale, Turiaf), Ndiaye installe un bureau et sa famille à Dallas. « Un choix stratégique pour devenir légitime. » Et risqué, puisque Com Sport passera plusieurs années en redressement judiciaire. Boostée par les contrats de Batum (45 millions de dollars) et de Mahinmi (16), la structure est aujourd'hui bénéficiaire. De quoi voir venir. Arrêter, du moins, de dormir dans les halls d'hôtel.

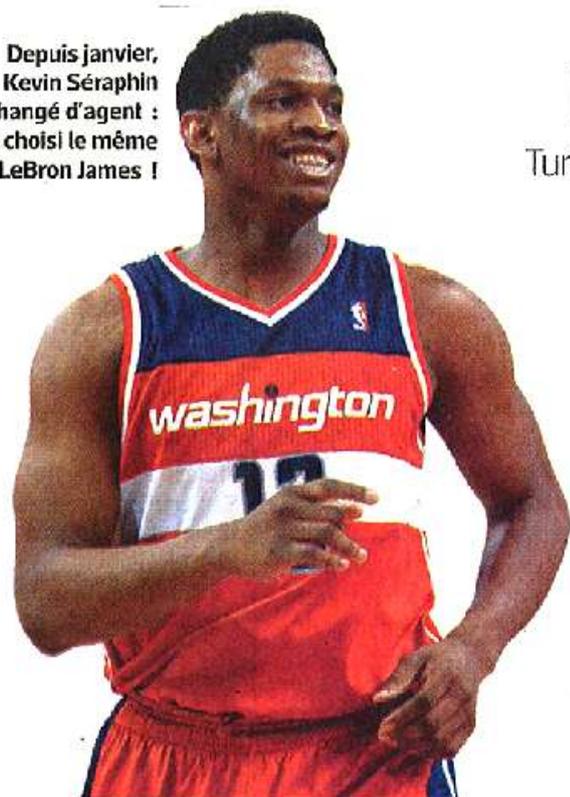
Déjà un pied dans le foot

BOUNA NDIAYE tente depuis quelques mois d'élargir ses activités au ballon rond. « La surface économique est beaucoup plus importante, explique Jérémy Medjana, son partenaire à la tête de ComSport, qui a désormais deux personnes – sur dix – chargées à plein temps de la détection de jeunes talents. Pour nous, c'est

sons déjà d'une structure d'accompagnement des joueurs. » Quand, en NBA, les commissions sur les contrats de joueurs sont plafonnées à 4 % avant imposition, en football, ce pourcentage peut s'approcher de 10. ComSport a déjà douze footballeurs dans son escarcelle. Le premier nom est le milieu de

Depuis janvier, Kevin Séraphin a changé d'agent : il a choisi le même que LeBron James !

Photo Alain Mounic/L'Équipe



Pourquoi ils le quittent

Turiaf, Séraphin ou Gelabale : lancés par Ndiaye en NBA, ils lui ont ensuite tourné le dos.

« **C'EST BIEN**, ce que fait Bouna. Mais la seule chose à savoir, c'est qu'à part Nicolas Batum tout le monde le vire. » La voix est rauque et le ton méprisant. Pour cet agent américain bien implanté en NBA, Ndiaye n'a pas grand-chose à y faire. Depuis 2005, il a fait traverser l'Atlantique à onze Français (voir par ailleurs) et a vu six de ses clients filer à la concurrence. Le dernier en date, Kevin Séraphin, a rejoint Rich Paul, l'agent de LeBron James, en janvier. Parmi les reproches adressés : être moins présent avec les joueurs qui ne sont pas

dans la lumière et ne pas avoir les épaules pour défendre leurs intérêts sur le long terme. « On m'a tout dit depuis dix ans, répond Ndiaye, je ne connais pas le milieu, je ne parle pas anglais, je n'ai jamais fait drafter un joueur, signer un gros contrat... C'est sans fin. Et quand tu en perds un, les autres se font attaquer. Depuis que Batum a signé à Portland, on a acquis une forme de respect. » Installé à Dallas depuis 2007, Ndiaye est l'un des rares étrangers à travailler en direct sur le marché NBA, ce qui lui vaut certaines inimitiés. « Il y a toujours un préjugé avec les étrangers, raconte un acteur haut placé du basket français. Aux États-Unis, les Américains ne sont pas habitués à voir des personnes de couleur. C'est un milieu protectionniste. Sa force a été de tisser des liens. Quand tu as de l'influence, une jalousie peut s'instaurer entre agents, mais aussi entre les joueurs. Untel pense qu'il est délaissé, un autre qu'il mérite mieux. Un Séraphin espère peut-être attirer à Miami en signant avec LeBron James... Et Bouna a forcément dû aussi faire des erreurs. » - Y. O.

9

LE NOMBRE DE FRANÇAIS

draftés grâce à Bouna Ndiaye : Ian Mahinmi, Ronny Turiaf, Mickaël Gelabale (2005), Nicolas Batum et Alexis Ajinça (2008), Rodrigue Beaubois (2009), Kevin Séraphin (2010), Evan Fournier (2012), Rudy Gobert (2013). Yakhoubou Diawara (non drafté) a également joué en NBA. Johan Petro a quitté ComSport un mois et demi avant d'être drafté, en 2005.

La mainmise sur les Bleus ?

EN ÉQUIPE DE FRANCE aussi, Bouna Ndiaye prend de la place. Plus de la moitié des dix-sept présélectionnés pour l'Euro 2013 (4-22 septembre) travaille ou a travaillé avec lui. Le sélectionneur Vincent Collet - dont le fils Florian est salarié chez ComSport - et son adjoint Ruddy Nelhomme font également partie de ses clients. De quoi s'interroger sur l'influence de l'agent sur l'équipe nationale. « Il n'y a aucune ingérence et ce serait faire offense au sélectionneur, à son staff et à la Fédération de prétendre le contraire. Sa présence est juste mécanique, puisqu'il s'occupe de beaucoup de joueurs français importants », balaie Nelhomme. Les

temps de jeu des joueurs majeurs des Bleus tendent à confirmer les dires de l'entraîneur de Poitiers (Pro B). Excepté Nicolas Batum, aucun cadre (Parker, Gelabale, Diaw, F. Pietrus) ne dépend de lui. « Que je le veuille ou non, le fait que je m'occupe d'autant de joueurs et du coach fait que j'ai une influence, si imperceptible soit-elle, répond Ndiaye. Mais quand une autre époque était marquée par la suspicion (par référence à Didier Rose, influent agent dans les années 1990), moi, je ne mets la pression à personne, même s'il arrive que je glisse un avis ou que j'essaye d'attirer la prise de conscience. Mais Vincent Collet décide tout seul ! » - Y. O.

L'Équipe - Jeudi 4 juillet 2013